

## Fiction

---

Number 71, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23178ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1998). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (71), 13–23.

**LE PIQUE-NIQUE**  
Christian Oster  
Minuit, Paris, 1997,  
188 p. ; 29,95 \$

Louis, la jeune quarantaine, part avec sa fille de 5 ans pour retrouver des copains qu'il n'a pas vus depuis vingt ans. Ils ont rendez-vous en forêt pour un pique-nique. Mais Louis ne trouve pas ses amis à l'endroit convenu : en les cherchant, il se perd ; il perd ensuite sa fille, laquelle est retrouvée par une amazone au nom invraisemblable qui fera sur Louis une très vive impression.

Ouvrir un livre de chez Minuit, c'est accepter – que dis-je, c'est espérer – que l'écriture sera aussi choyée que l'intrigue. Cette fois-ci encore le pari est tenu, et la facture des romans de Christian Oster rappelle assez celle d'un Jean-Philippe Toussaint (qui a d'ailleurs lui aussi intégré des personnages enfants dans ses derniers romans). Dans *Le pique-nique*, l'écriture contribue très concrètement au climat, en ce sens que la précision quasi maniaque des descriptions souligne l'aspect caricatural des situations et leur confère un caractère comique qui tranche radicalement avec le propos de prime abord tragique du récit. Entre le rire et l'inquiétude, le lecteur veut savoir ce qui arrivera à ce héros perturbé. Et cette curiosité toute légitime, sans le céder nécessairement au plaisir de la forme, se doublera d'une admiration certaine pour la phrase ciselée, travaillée d'assonances et d'allitérations, où, malgré qu'on veuille d'entrée de jeu nous faire croire le contraire, rien n'est laissé au hasard.

Ainsi le héros s'appelle Louis. Mais le narrateur prend soin de préciser qu'il aurait pu tout aussi bien l'appeler Charles ou Julien. Ces deux derniers prénoms n'auraient pourtant pas fait retentir le

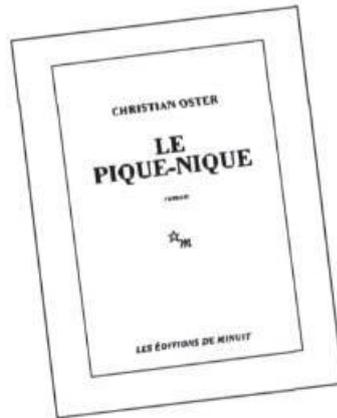
sens, qui de sémantique glisse vers le registre des cinq sens physiques. L'ouïe de Louis – dont on souligne au passage que son odorat est atrophié, dont on précise aussi à plusieurs reprises qu'il ne sait pas voir ou regarder – son ouïe donc, sera durement mise à l'épreuve dans la dernière partie du récit. La boucle se referme d'ailleurs parfaitement lorsque le signifiant réapparaît sous une nouvelle forme, tout à la fin du texte, comme pour avoir le dernier mot (majuscule comprise) : « Et alors ce fut comme d'habitude, il ne vit rien, il n'apprit absolument rien, mais il dit Oui. »

Hélène Gaudreau

**LE FANTASTIQUE MÊME**  
UNE ANTHOLOGIE  
QUÉBÉCOISE  
Nouvelles rassemblées  
et présentées  
par Claude Grégoire  
*L'instant même*, Québec,  
1997, 238, p. ; 14,95 \$

*Le fantastique même, Une anthologie québécoise* est-il vraiment un ouvrage nécessaire ? On peut en douter pour plusieurs raisons.

On se rappellera d'abord qu'en 1996 Gilles Pellerin faisait paraître *Dix ans de nouvelles, Une anthologie québécoise* pour souligner le dixième anniversaire de sa maison d'édition, *L'instant même*, qui se spécialise dans la nouvelle. Or Claude Grégoire vise lui aussi à illustrer « les dix premières années de la production de *L'instant même* ». En outre, sur les quatorze auteurs ici retenus, treize avaient déjà été sélectionnés par Gilles Pellerin. Seul l'important mais peu connu Claude Mathieu, dont le recueil *La mort exquise* (1965) a été réédité à *L'instant même* en 1989, fait figure de nouveauté. Enfin, sur les 23 nouvelles réunies par Claude



t-on peut-être alors, n'importe-t-elle pas ? À cela, l'on est tenté de répondre : « Bof ! », s'il est vrai, comme l'auteur en convient, que « les conceptions du fantastique sont aussi nombreuses que les théoriciens qui ont publié des essais de définition générique ».

Jean-Guy Hudon

**HAPPY BIRTHDAY SARA**  
Yann Queffélec  
Grasset, Paris, 1997  
200 p. ; 24,95 \$

Yann Queffélec a écrit *Happy birthday Sara* en hommage au capitaine Arvo Andresson et aux victimes du paquebot Estonia qui sombra une nuit d'automne (le 28 septembre 1994). Drôle d'histoire que celle de Sara Johanson qui part en mer en quête de vérité. Elle embarque sur le bateau que son père commandait un an auparavant, avant qu'il ne soit déchu de ses fonctions de capitaine après un procès retentissant. Elle fugue telle une adolescente insoumise. Révoltée, elle l'est, contre la déchéance de ce père devenu alcoolique et contre tous les marins du bateau qui ne l'ont pas défendu. Révoltée, contre son petit ami, Magnus, avec qui elle devait, le soir même, perdre sa virginité en l'honneur de ses dix-huit ans. Sara, personnage surprenant, fascine par sa sensualité, sa douceur, son jeu d'enfant gâtée, qui, sous l'emprise de la colère ou de la rancœur, s'exprime dans un langage grossier. Tous les autres personnages sont également ambigus et le récit offre sans cesse des rebondissements. L'enquête policière, que mène Sara durant plus de sept heures, se révèle aussi mouvementée que la tempête au-dehors. Plusieurs indices mèneront au dénouement de l'intrigue.

La femme est toujours le personnage central dans les romans de Yann Queffélec. Dans *Happy birthday Sara*, il exprime sa vision exigeante du monde dans lequel nous vivons, à travers le regard d'une héroïne. Plusieurs symboles

Grégoire (qui dit pourtant à deux reprises qu'il en inclut 22), pas moins de 5 se trouvaient déjà telles quelles dans l'anthologie de 1996, dont celle de Gilles Pellerin lui-même...

En proposant ainsi, à douze mois d'intervalle, deux livres qui regroupent plusieurs textes semblables, d'auteurs récurrents, tous publiés bien sûr chez lui, pour mettre en lumière une même décennie de publication, l'éditeur pratique un genre d'autofécondation un peu narcissique ; cela dit indépendamment de la qualité des titres choisis. Tout compte fait, si, pour le même prix, l'on obtient avec l'anthologie Pellerin 26 nouvelles de 26 auteurs différents (c'est-à-dire 3 nouvelles et 12 auteurs de plus), dans un livre plus volumineux de 23 pages, qui nous offre par surcroît une double présentation (du texte et de l'écrivain), n'est-il pas plus avantageux de la préférer à l'autre ?

Mais la coloration « fantastique » que Claude Grégoire donne à son recueil, objectera-

incarnent la quête existentielle de Sara : le naufrage du bateau figure le passage de l'adolescente au statut de femme ; la tempête et les cris en expriment la difficulté ; l'anniversaire, dix-huit ans, affirme en toute légalité l'émancipation. Pour entrer dans le jeu, il faut voguer sur les eaux agitées de la mer Baltique entre Tallin et Stockholm.

Christine Fouchault

### DU CHAOS ET DE L'ORDRE DES CHOSES

Stefan Psenak

Le Nordir, Ottawa, 1998, 62 p. ; 12 \$

*Du chaos et de l'ordre des choses* est un récit poétique que vient de publier le jeune directeur franco-ontarien des éditions L'Interligne. Un homme recueille une femme dont il tombe amoureux instantanément. Elle est autant paumée qu'artiste, presque toujours ivre et droguée. Pour lui, cet amour est vital, il est d'une nécessité telle qu'il engage tout son être ; l'amour, qui a ici les exigences de l'absolu, ne choisit pas sans raison les bas-fonds pour se manifester. L'amour doit être l'occasion d'une complète régénérescence morale, il doit permettre de « recréer le chaos », par quoi « tout peut naître ou renaître ». Un jour, la femme semble au bout de son rouleau. L'homme la soigne, affectueusement. Pour l'aider à reprendre pied dans la vie, il lui avait acheté du matériel d'artiste et une machine à écrire. Rétablie, elle écrit des semaines durant, elle ne sort presque plus. Un jour, elle le quitte enfin, lui laissant son manuscrit, qui fait l'aveu de leur échec.

Une telle description ne rend évidemment pas justice au récit poétique de Stefan Psenak, dont les images, pour décrire le malentendu amoureux, sont percutantes, et les scènes, habilement espacées,

d'une densité particulièrement troublante. L'écriture est par ailleurs terriblement masochiste, quelque peu perverse, et sans doute cela contribue-t-il à l'impact du discours, lequel du reste investit efficacement une thématique on ne peut plus actuelle. Je parlais ici de thématique chrétienne ; thématique dont je retrouve des échos dans les recueils précédents de l'auteur, comme dans la poésie d'un Robbert Fortin ou dans le tout dernier roman de Daniel Poliquin, *L'homme de paille* (je nomme ces auteurs parmi bien d'autres, et nous pourrions multiplier les exemples autant dans la littérature québécoise actuelle que dans la littérature franco-ontarienne). Exaltation douloureuse d'un individualisme fin de siècle.

François Ouellet

### ONYX JOHN

Trevor Ferguson

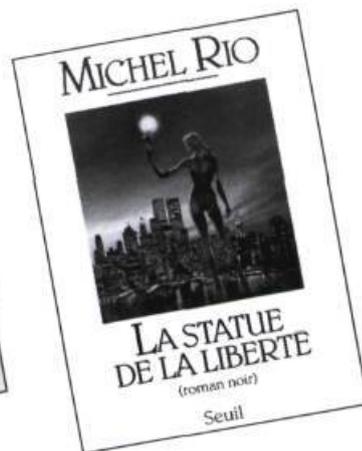
Trad. de l'anglais

par Ivan Steenhout

La Pleine Lune, Lachine, 1997, 423 p. ; 24,95 \$

On s'intéresse rarement aux auteurs québécois de langue anglaise (sauf pour rappeler l'existence de Mordecai Richler !). Avec *Onyx John* de Trevor Ferguson, anglophone de la région de Montréal, on a accès à cette autre vision du Québec souvent ignorée. Oubliez le Plateau Mont-Royal et Michel Tremblay, bienvenue dans les bas-fonds du Parc Extension...

Sous la forme d'un journal romancé, *Onyx John* raconte les événements qui ont contraint le personnage éponyme à s'exiler dans le Maine. Tout en décrivant ses débuts dans le monde interlope et ses prouesses sexuelles avec sa maîtresse Oréo, Onyx présente une foule de personnages hauts en couleur : un alchimiste illuminé, son père, une cow-girl devenue la Mère Teresa de Parc Extension,



sa mère, une jolie rousse qui voit les auras, sa petite amie et un cruel gangster, son patron... Au lit ou en pleine séance d'alchimie, le narrateur passe sans cesse de l'ironie à l'autodérision, n'épargnant rien ni personne. « Nous sommes la première génération de la télévision. [...] Nous avons d'un coup nos désastres avec des croustilles et des trempettes. La guerre est un ennui, à moins que le jeu de caméra ne soit exceptionnel. » On ne s'ennuie pas avec *Onyx John* Cameron !

Si l'humour grinçant est au rendez-vous, le romancier fait cependant surenchère de métaphores, dont plusieurs sombrent dans la banalité. Mais on lui pardonne, car Trevor Ferguson a un talent fou pour les dialogues. À cet égard, soulignons l'excellent travail du traducteur, qui a habilement transposé les expressions populaires de l'anglais au français et conservé au roman une saveur très québécoise.

Alexandre Vigneault

### LA STATUE DE LA LIBERTÉ

Michel Rio

Seuil, Paris, 1997, p. ; 27,95 \$

Sous le couvert d'une enquête policière menée par Francis Malone, policier français né d'un père irlandais, poète de surcroît, et d'une mère bretonne diplômée en histoire (on reconnaît là le bagage génétique dont Michel Rio aime doter ses personnages), le romancier se livre ici à ce que l'on pourrait qualifier d'attaque en règle contre les valeurs

néo-libérales d'une société aveuglée, voire éborgnée, par la richesse et le désir de pouvoir. L'entreprise de dissection sémantique, serais-je tenté de dire, ne vise rien d'autre qu'à déboulonner le socle sur lequel repose la statue de la liberté, symbole par excellence d'un monde qu'on souhaitait meilleur, pour dévoiler le nid de vipères qu'elle recèle. Et, croyez-moi, ça grouille allègrement dans ce roman où le sens de la repartie chez les protagonistes et les rebondissements de l'action ajoutent au plaisir de lecture.

L'auteur des *Jungles pensives* s'attaque à la corruption érigée en système, comme pour nous rappeler, si besoin était, que notre civilisation dite postmoderne n'a d'envie que l'image qu'elle a d'elle-même (les références plastiques présentes dans le roman prennent ici tout leur sens). Ce qui ne manque jamais d'étonner chez Michel Rio, c'est le mélange harmonieux de traits propres à un genre – ici l'utilisation de personnages et de dialogues propres au polar, au roman noir tel que le précise l'auteur en page couverture – et l'insertion dans la trame du récit de préoccupations tantôt métaphysiques, tantôt davantage morales comme c'est le cas dans *La statue de la liberté*. À preuve cette réplique de Francis Malone (n'oublions pas qu'il s'agit d'un flic) adressée ici au prince des truands : « La notion de rentabilité dans le service public est une absurdité logique et morale. Les conséquences en sont meurtrières, témoins l'affaire du sang contaminé ou celle de

l'amiante en France ou l'affaire de la vache folle en Angleterre. Un gouvernement qui prend des risques avec la santé publique par souci économiste est un gouvernement de criminels. Le crime est contre l'humanité [...]. L'ultralibéral est quelqu'un qui dit au politique : ne m'ennuyez pas ou je licencie. Le politique n'ennuie pas. L'autre licencie quand même. »

Assurément, Michel Rio demeure un écrivain inclassable. Et c'est très bien ainsi.

Jean-Paul Beaumier

### BIENVENUE DANS MON CAUCHEMAR

Marie Gagnon  
VLB, Montréal, 1997,  
160 p. ; 14,95 \$

Ce premier recueil de Marie Gagnon tient, à la fois, du journal intime et de la poésie. Cette symbiose particulière sert ici à traduire une expérience de vie particulièrement noire. On passe de l'enfer de l'intoxication à l'héroïne, de la prostitution et de l'itinérance jusqu'à la description de l'univers carcéral, son caractère oppressif, ses petites joies et ses espérances. On est ainsi mis en présence d'une femme piégée qui va transfigurer son mal d'être par l'écriture, dépeignant les contraintes de la prison et créant un espace poétique de lucidité, de calme froid et de beaucoup de rage. Le journal est entrecoupé de poèmes qui en illustrent le propos ; les deux niveaux se complètent bien, même si l'écriture du journal témoigne de plus de maturité que celle des poèmes.

Pour Marie Gagnon, l'écriture se veut distanciation et libération de l'enfermement, même si elle semble parfois assez bien s'adapter à son univers clos, y trouver source d'inspiration. Mais la révolte l'emporte chez elle qui appelle Artaud et Rimbaud ses « compagnons d'enfer ». Son écriture, d'ailleurs, en témoigne : « J'ai les entrailles hideuses / Les joues creuses / Et les yeux ! / Troués d'avoir trop vu / Masques criblés d'obus / L'âme crevée ! / Le cœur percé ! »

Finalement, par-delà l'univers carcéral, c'est à la bêtise humaine que s'en prend notre jeune poétesse emmurée, à tout ce qui brise l'être et le condamne à une stupide aliénation. Ce qui donne le ton final à cet infernal apprentissage : « Autour de moi, j'observe la médiocrité des gens affairés à dormir, manger et travailler. Je ne me sens pas meilleure, mais autre. Oui, autre. La vie est faite pour se surprendre, se surpasser, franchir les obstacles, les frontières, les lois. Sinon, tout est vain, impossible, ou bien tout ça est un cauchemar. »

Voici une nouvelle écrivaine dans le paysage littéraire québécois dont la démarche n'est pas sans rappeler celle d'une Josée Yvon ou encore celle, plus récente, d'Hélène Monette.

Gilles Côté

### LA PROIE DES AUTRES

Daniel Pigeon  
XYZ, Montréal, 1998,  
188 p. ; 19,95 \$

J'attends d'un roman qu'il dépasse l'énoncé de faits tenus ensemble par une tension efficace, que sa résonance sociale déborde le documentaire ou le récit de vie. Celui-ci, par certains aspects, correspond assez bien à tout ceci, sans susciter toutefois un enthousiasme total.

« La proie des autres » est une adolescente enfermée dans les perspectives réunies des adultes qu'elle côtoie. Sophie, fille « à problèmes », est impuissante devant les atteintes que lui fait subir la mauvaïse foi de ses proches. Elle éprouve le besoin d'une instance protectrice, d'autant plus que, victime silencieuse du silence des autres, elle risque de voir ses capacités d'individuation s'éteindre.

Le récit utilise un brin d'occultisme, la présence du Brésil et un culte païen proche du vaudou qui fournit à Sophie un mode de symbolisation et d'exorcisme. S'y déroulent des scènes très dures aussi, onirisme du ton, mais

sensation globale de froideur qui dérange.

Le plus intéressant se trouve dans un habile enchevêtrement des temporalités, des sauts répétés entre moments antérieurs et postérieurs qui font surgir l'entière du temps fictionnel. Il en résulte un tourbillon qui, associé à la transparence de l'écriture, rend la lecture très aisée. Montréal et Rio s'imbriquent souvent dans une même page, mais grâce à l'italique se crée une mise en relief très révélatrice. On retrouve aussi ce procédé à l'égard des voix, dans une chaîne continue de transitions alliant surprise et cohérence. À vrai dire, on se sent un peu comme dans un court métrage au montage saccadé mais habile. Originale et efficace, cette écriture gagnera cependant à épaissir son réseau sémantique, à complexifier un peu son contenu. Ainsi l'expérience de langage sera encore plus durable et équilibrée.

Soulignons enfin le très beau travail d'édition, qui utilise d'une manière organique *La puberté* de Munch, de même que l'heureuse initiative de la collection « Romanchels » où l'étrange et l'étranger vont de pair.

Thierry Bissonnette

POUR ADULTES  
SEULEMENT  
Philip Le Roy  
Atout, Vallauris, 1997,  
382 p. ; 19,95 \$

L'INSTANT ZÉRO  
Joseph Finder  
Trad. de l'américain  
par Michèle Garène  
Robert Laffont, Paris, 1998,  
358 p. ; 24,95 \$

Comme tout le reste, la littérature policière subit l'attrait de la spécialisation. Parfois jusqu'à la sottise ; les deux exemples suivants s'en tirent, avec passablement de succès.

Face à *Pour adultes seulement*, qui constitue le coup d'essai d'un nouvel auteur et le premier titre d'une nouvelle maison d'édition, malheur au lecteur qui ignorerait tout de l'univers musical et cinématographique

américain. Celui-là comprendra l'intrigue, mais il demeurera à la périphérie des réactions et des allusions des personnages. Il s'étonnera de voir le contact passer aussi vite et aussi chaleureusement entre ceux et celles qui appartiennent à cette mouvance. Ce serait dommage. Le Roy, contrairement à bien des Européens moins bien préparés, manœuvre habilement dans l'imaginaire et les espaces américains. Qu'il s'agisse des conflits entre le shérif du bled perdu et l'expert antiseptique délégué par le FBI ou des fossés séparant les autochtones fièrement drapés dans leur méfiance et les suprémacistes blancs tuant au nom d'un évangile infernal, tout cela est traité avec souffle et justesse. On déplorera que le livre soit à ce point farci de fautes et que Le Roy se fasse une conception aussi personnelle de la ponctuation. Voir juste ne dispense pas d'écrire correctement.

C'est une tout autre spécialisation que propose Joseph Finder. On accède cette fois à l'univers des technologies de pointe, celles qui requièrent du lecteur moyen l'acte de foi assorti ou non d'une admiration béate. *L'instant zéro* jette, en effet, l'un contre l'autre le terroriste génial et protéiforme et les énormes ressources des machines policières américaines. Superbe partie d'échecs où chaque astuce rencontre sa parade, à ceci près que les cerveaux sont soutenus par l'informatique avancée, la balistique la plus complexe, les écoutes les plus improbables. Joseph Finder parvient pourtant, tout en livrant le nom technique et jusqu'au numéro secret de la dernière trouvaille, à garder à l'affrontement une parfaite intelligibilité. L'arsenal est infiniment complexe ; l'enjeu est clairement circonscrit.

Une fois de plus, on regrettera l'arrogance d'une traduction française qui décrit le baseball sans y rien comprendre.

Appartentés par leur propension à la spécialisation, les deux romans se rejoignent plus nettement encore par leur appel du pied au cinéma. Tout,

du découpage aux scènes spectaculaires, témoigne d'une véritable obsession : « Veuillez le ciel – le ciel hollywoodien s'entend – qu'un producteur porte mon livre à l'écran ». L'intérêt du livre demeure, mais le lecteur a le droit d'être agacé quand des auteurs lui parlent en pensant surtout aux éventuels cinéphiles.

Laurent Laplante

## CITÉ

Mario Roy  
Art Global, Montréal, 1997,  
412 p. ; 24,95 \$

À certains égards, le roman de Mario Roy ressemble à un scénario de télé-feuilleton. La vie d'une « cité », dans toutes ses ramifications administratives, constitue le cadre d'une action qui se fragmente en autant de sous-récits, tous reliés les uns aux autres par une théorie de personnages entretenant entre eux des relations amicales, professionnelles, amoureuses et financières. Ces microcosmes créés, le narrateur va ensuite de l'un à l'autre avec une notable régularité et une surprenante rapidité, changeant de scène, dans les 23 chapitres, au moyen de simples blancs typographiques piqués de trois astérisques.

Le lieu de ce récit est de toute évidence Montréal et son espace temporel, de novembre 1999 au 1<sup>er</sup> janvier de l'an 2000. *Cité* touche ainsi au roman d'anticipation et son prétexte central est l'arrivée prochaine du deuxième millénaire et des fêtes qui doivent marquer l'événement. L'œuvre se rattache aussi au roman policier par le biais de deux enquêtes, l'une sur un poseur de bombes qui s'attaque à la société techno-industrielle et qui sera finalement arrêté, et l'autre sur un chef de cabinet qui s'est rendu coupable du meurtre d'une prostituée et dont le sort demeure inconnu au terme du récit. L'ensemble

prend en outre les allures de ce que l'on appelait autrefois le roman de mœurs urbaines : on y décrit les dessous d'un pouvoir politique totalitaire. Sans prendre ouvertement parti pour la vertu et les nobles idéaux des uns ni contre les malversations et les vils intérêts des autres, le narrateur montre l'efficacité douteuse d'un gouvernement qui s'est laissé happer par la corruption, les magouilles, les irrégularités et les abus de pouvoir.

Malgré sa force, le roman contient des longueurs, de même que des épisodes plus ou moins vraisemblables et inégalement convaincants ou nécessaires ; par ailleurs, le va-et-vient d'une scène à l'autre dérange et risque souvent de faire tomber le récit-feuilleton dans la confusion. Mais dans l'ensemble ce premier roman laisse entrevoir un talent certain, que permettra éventuellement de faire mûrir le délestage des effets d'une imagination débordante et d'une grande propension verbale.

Jean-Guy Hudon

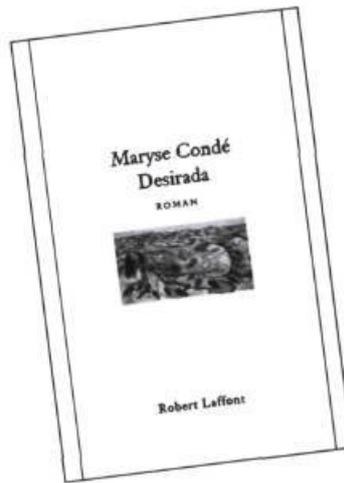
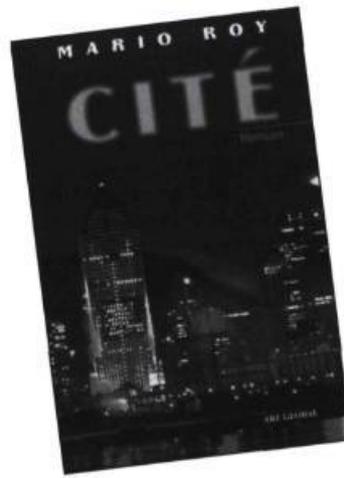
## DESIRADA

Maryse Condé  
Robert Laffont, Paris, 1997,  
283 p. ; 34,95 \$

## PAYS MÊLÉ

Maryse Condé  
Robert Laffont, Paris, 1997,  
219 p. ; 43,95 \$

Pas un des motifs privilégiés de l'œuvre de Maryse Condé ne manque dans *Desirada*, son nouveau roman. Paraît en même temps un somptueux recueil de nouvelles dont le titre et la texture du texte éponyme, « Pays mêlé », donnent clairement à entendre le brouillage existentiel fondateur non seulement de l'expérience gaudeloupeenne et antillaise, mais d'une humanité faisant aujourd'hui face aux démons de la dispersion. Diaspora, insularité,



illusion. Une femme, Marie-Noëlle, petite fille abandonnée dérivant entre ses îles, part à la recherche de ce que la voix narrative appelle, évoquant les exilés qui reviennent régulièrement au lieu où ils croient avoir abordé dans la vie, « l'arbre de son placenta ». Qu'elle se morfonde en France dans la terne banlieue où vit sa mère Reynalda, qu'elle survive à Boston jusqu'à ce qu'elle finisse, après sa thèse sur Genet, par devenir bon an mal an professeur d'université, ou encore qu'elle revienne au port interroger sa grand-mère Nina, une seule question coupe son mirage narcissique : en quelle langue s'énonce la vérité ou, plus justement, quels sont les mots de la sincérité ? Tout en répondant *plusieurs*, les fils de l'énigme se confondent et fermentent dans le mystère de l'inconnaissable puisque trames et rumeurs ne s'épaillent jamais qu'aux dires des uns et des autres, toujours en perpétuels déplacements. Chaque visage rencontré s'offre alors comme une belle plaie, grande ouverte à un indicible désir qui se joue au plus près de la mort partagée.

C'est pourquoi le texte ne saurait mentir. « Une pareille histoire ne s'invente pas. » Qui pourrait prétendre le contraire ? L'impossible généalogie des femmes-Titane (fille, mère et mère-grand) s'écrit en marge de toute esthétique identitaire, réconciliant dans le cœur même du grand utérus collectif les couteaux de la pulsion vers la difformité de la vie : « D'une certaine manière, confie Marie-Noëlle, ma monstruosité me rend unique. Grâce à elle, je ne possède ni nationalité ni pays ni langue. » Voilà la dépossession qui gît à mes yeux au secret de l'œuvre de Maryse Condé, celle qui pourrait expliquer que plusieurs nouvelles réunies dans *Pays mêlé* bifurquent dès qu'apparaît le fantôme de l'ADN. Non, l'histoire et notre histoire ne nous appartiennent pas. Nous tombons dans le monde pour vaincre le cancer du passé et l'agonie de l'avenir en vue de vivre, simplement vivre.

Et pourtant...  
Sous ce lacs de tracées et redites, une visée, certes tentaculaire, se déploie dans une mise en œuvre inouïe de forces multiples. À travers le roman, Maryse Condé veut contribuer à la disparition de l'héroïcité qui n'en finit pas de hanter ce thème en le soudant au pouvoir du capital. Ce qui me fait penser que *Desirada* imprime peut-être la plus profonde trace fondante de l'œuvre de Maryse Condé depuis *Traversée de la mangrove* en ce qu'il est désormais inutile de rapporter ici unilatéralement la fiction au texte de l'histoire. Les récits et l'imagination se contredisent et ne traduisent évidemment pas la même

Michel Peterson

DORA BRUDER

Patrick Modiano

Gallimard, Paris, 1997,

146 p. ; 22,95 \$

Feuilletant un jour un exemplaire du *Paris-Soir* du 31 décembre 1941, Patrick Modiano tombe sur une rubrique de faits divers qui retient son attention : « On recherche une jeune fille, Dora Bruder, 1 m 55, visage ovale, yeux gris-marron, manteau sport gris... Adresser toutes indications à M. et Mme Bruder, 41, boulevard Ornano, Paris. » Ce boulevard, Patrick Modiano le connaît depuis l'enfance ; cette jeune fille, il entreprend de reconstituer son histoire. Ce qui aurait pu s'avérer la reconstitution d'une simple fugue prend ici une tout autre dimension. En décembre 1941, faut-il le rappeler, la France vit sous l'Occupation et certains épisodes liés à cette période hantent encore aujourd'hui les palais de justice et la conscience collective des Français. Aussi, convient-il davantage de parler ici de disparition, et non de fugue. Il faut cependant souligner qu'il n'y est nullement question de procès. Patrick Modiano cherche plutôt à extirper d'une couche épaisse d'amnésie des échos de la vie de ces hommes, ces femmes et ces enfants dont on chercha à effacer jusqu'à la preuve même de leur existence. C'est avant tout l'appel d'un homme qui cherche à comprendre.

Il fallait sans doute la voix particulière de Patrick Modiano pour rendre compte de la disparition de cette jeune Juive comme il le fait. Par particulière, j'entends une voix narrative dénuée de tout artifice qui donne forme à un projet littéraire des plus singuliers. Aux efforts que déploie Patrick Modiano pour retrouver la trace de Dora Bruder s'entremêlent ses pro-

pres souvenirs, la trame de son passé épousant celle de Dora Bruder, comme pour mieux témoigner de l'existence de la jeune fille. L'émotion naît de l'addition de tous ces petits détails qui font souvent seuls la différence entre le rappel d'une existence et l'oubli, le néant. Le pouvoir d'évocation est tel que le personnage nous colle à la peau longtemps après que le livre est terminé, sagement rangé sur un rayon. Et cela est d'autant plus troublant que le personnage de Dora Bruder est pour ainsi dire absent du récit ; c'est justement cette absence qui lui donne son sens. Patrick Modiano avoue même par moments son impuissance à témoigner de la vie de cette jeune fille, soulignant que « le seul moyen de ne pas perdre tout à fait Dora Bruder au cours de cette période, ce serait de rapporter les changements du temps. La neige était tombée pour la première fois le 6 novembre 1941... ».

*Dora Bruder*, peut-être parce qu'il nous rappelle la fragilité de toute existence, appartient à ces livres qui nous accompagnent et qui resurgissent dans notre mémoire au hasard d'une rencontre, d'une lecture, ou d'un fait divers.

Jean-Paul Beaumier

MORDOC

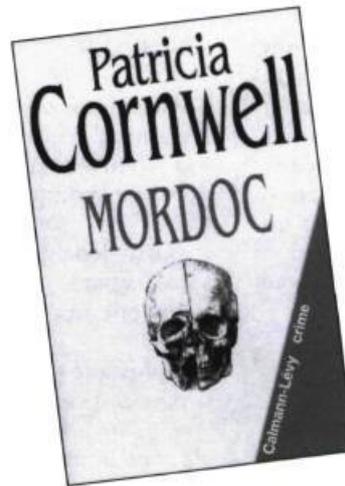
Patricia Cornwell

Trad. de l'anglais

par Hélène Narbonne

Calmann-Lévy, Paris, 1998, 323 p. ; 24,95 \$

Même équipe que dans les romans précédents pour mener l'enquête : la médecin légiste Kay Scarpetta, sa nièce aux performances sidérantes, l'amoureux prêt à succéder à l'ancien mari, le policier aussi lourd et craintif que dévoué, les collaborateurs mal traités par le système... En face, comme il se doit, un cerveau malade et génial



qui lance ses défis sanglants. Pourquoi le pervers ne laisse-t-il de ses victimes que le torse ? Faut-il lui imputer les dépeçages commis en Irlande en plus de ses crimes américains ? Pourquoi l'examen de Kay révèle-t-il, outre l'aptitude macabre à dépecer savamment les victimes, une inquiétante maîtrise du monde bactériologique ? Défis costauds. L'art de Patricia Cornwell doit assurément une part de son efficacité au fait que ses personnages *permanents* sont vulnérables et personnellement visés par les assauts criminels. Ils redoutent la contamination, la remise en question de leur carrière, la solitude sentimentale. S'ils gagnent, ils sauvent autrui et eux-mêmes ; s'ils perdent, ils périssent en même temps que ceux qu'ils défendent. Ils peuvent aussi gagner et être démolis. Peut-être parce qu'elle songe déjà au prochain livre, Patricia Cornwell termine celui-ci sans répondre à toutes les questions soulevées. La nièce, par exemple, a encore tout à redouter. Un peu frustrant pour nous ; peut-être plus payant pour elle.

Laurent Laplante

FRANZ ET FRANÇOIS

François Weyergans

Grasset, Paris, 1997,

413 p. ; 29,95 \$

Parce que le livre est qualifié de « roman », on accepte que les personnages soient entraînés par l'imagination de l'auteur aux limites du crédible !

Mais on sait aussi que Franz et François, le père et le fils, sont des êtres réels. Déjà dans les années 50 – peut-être même avant –, Franz Weyergans était connu en Belgique ; écrivain catholique convaincu, il était Compagnon de Saint-François, animateur de ciné-clubs, critique, éditeur, libraire, auteur de nombreux articles sur le couple, la fidélité dans le mariage, la paternité, la pauvreté. On commençait déjà à parler de François, passionné comme son père par le cinéma et la littérature mais aussi plus drôle, brillant, ambitieux, un peu fou ; il voulait faire sa place comme créateur dans le secteur des films documentaires et de fiction.

Comment, dans ces 400 pages, démêler le réel de l'imaginaire ? Comment comprendre à la fois les affrontements et la connivence entre Franz et François, entre un catholicisme empreint de rigueur et l'attraction d'une sexualité débridée, entre la critique basée sur des valeurs traditionnelles et la création libre et passionnée ? Il faut reculer dans le temps et retrouver le pays d'origine ! Sinon, comment croire à l'authenticité des extraits tirés des écrits du père, à sa conception du rôle de la femme, à son inquiétude constante entourant la vie de ses enfants, au silence total qui a accueilli le premier roman de François, pourtant offert à ses parents ? Par ailleurs, on ne peut prendre au pied de la lettre toutes les aventures sexuelles du fils, ses crises d'agoraphobie et de claustrophobie, ses psychanalyses à trois séances par jour, le problème de conscience que lui pose le premier manquement à la messe du dimanche pour rencontrer Rossellini, le besoin qu'il a de toujours protéger son père, d'éviter tout affrontement avec lui, l'émotion qui le submerge quand il apprend sa mort, en 1974. Apparemment, il mettra des années à vivre sa vie sans se demander ce qu'en penserait son père. Il lui a fallu cinq années de réflexion avant de transformer son expérience par l'écriture. « Le père, sans se

l'avouer, voudrait que son fils le prolonge. C'est une tentation. Il joue avec cette tentation. Le fils voudrait à la fois dépasser son père et le prolonger. C'est impossible. Il caresse cependant cette impossibilité. Quand il s'aperçoit qu'il a pris un autre chemin, il connaît un moment de terreur. Ce père qui avait représenté pour lui la certitude, il l'a abandonné. »

Monique Grégoire

**DE MON VIVANT**  
**Johan-Frédrik Hel Guedj**  
Julliard, Paris, 1998,  
170 p. ; 37,95 \$

Les neuf nouvelles réunies ici peuvent passer pour autant de manifestes du genre : tranches de vie, descriptions et dramatisations de situations où la vie du personnage bascule de la normalité vers un destin incompréhensible, où les fils conducteurs s'entremêlent à un point tel parfois que le lecteur a peine à s'y retrouver. Condensation de l'intrigue à l'extrême, fragmentation du récit reflètent les tentatives du nouvelliste de traduire une nouvelle logique du monde. Aucun de ces textes ne se pénètre facilement mais le lecteur qui accède à l'un de ces univers aux dimensions variables en ressort songeur : toujours s'agit-il de trahisons que nous réserve le destin, et une même méfiance envers ce qui ressemblerait à un déroulement linéaire régit l'ensemble des textes, leur conférant un semblant d'unité.

L'auteur privilégie les triangles mère-père-enfant ; ces relations sont limitées dans le temps, et se brisent à tout coup : accident, intrusion d'un élément étranger, vertige d'une rencontre. Les meilleurs textes – faussement naïfs, faussement linéaires – restent « Carnet de vol », « R-o-se-em-ber & Rosen-berg » et la nouvelle-titre. Ici, l'ombre de la mort se fait insistante. Lorsqu'un jeune garçon (les enfants occupent une place de choix dans le recueil) veut savoir pourquoi sa grand-mère ne salue pas une vieille femme au visage de pierre, il apprendra que celle-ci

a dénoncé ses voisins lors de l'occupation allemande afin de sauver son mari juif. D'autres nouvelles (« Tous très humains », « Le devoir de l'homme occidental ») présentent des existences extrêmement enchevêtrées ; le récit en est concentré à un point tel que la lecture se fait au ralenti, et demande de fréquents retours en arrière. Quant au monde Internet, passionnant, drôle, il donne ici des fleurs très belles, mais sans odeur ; espoir cependant, la rencontre de cultures opposées qui fait naître des enfants capables de s'approprier un monde changeant.

L'auteur de ces nouvelles, par une écriture d'une surprenante (et déroutante) flexibilité, force les lecteurs à plonger dans une réalité qui se tient là, devant la porte, et qui demande impérieusement qu'ils la regardent : « Les choses qu'on ne regarde pas, elles n'existent pas. »

Hans-Jürgen Greif

**LE CRIME DE**  
**MONSIEUR LANGE /**  
**LES PORTES DE LA NUIT**  
Jacques Prévert  
Gallimard, Paris, 1998,  
382 p. ; 15,95 \$

Ce livre reprend les scénarios de deux longs métrages célèbres : *Le crime de Monsieur Lange* (1936), réalisé par Jean Renoir et *Les portes de la nuit* (1946), mis en scène par Marcel Carné. Et il s'agit bien des scénarios écrits par Jacques Prévert et non de transcriptions intégrales des dialogues des films après leur montage. Qu'elle présente les variantes entre ce texte et les dialogues définitifs constitue l'avantage de cette édition : elle permet de prendre connaissance du scénario tel que rédigé (et « poétisé ») par Jacques Prévert et de constater les transformations apportées au texte de Prévert par les réalisateurs comme les libertés prises par les acteurs lors du tournage.

La présentation d'André Heinrich met en évidence l'évolution des scénarios au cours des nombreuses versions. On y apprend que *Le crime de Mon-*

*sieur Lange* était au départ une idée originale et un synopsis déjà structuré de Jean Renoir et du décorateur Jean Castanier ; Jacques Prévert a réécrit le synopsis et créé les dialogues. L'explication qui accompagne *Les portes de la nuit* relate les difficultés survenues lors de l'attribution des rôles, Jean Gabin et Marlène Dietrich s'étant désistés après avoir accepté de jouer, et rappelle l'échec relatif du film à sa sortie.

On se souviendra que le premier film fait écho à l'effervescence de l'époque du Front populaire, et le second contient la célèbre mélodie des *Feuilles mortes* (de Prévert et Kosma) que le jeune acteur Yves Montand chantonne (sans toutefois la chanter) dans le film. En hors-texte, deux livrets de petites photos tirées de chaque film complètent l'ouvrage, sans toutefois renvoyer précisément aux passages du texte auxquels celles-ci correspondent. Deux autres livres de scénarios de films écrits par Jacques Prévert, ont déjà été publiés chez Gallimard : *Jenny et Quai des brumes* ; *La fleur de l'âge et Drôle de drame*. Ils permettent de découvrir des œuvres autrement difficiles d'accès, même en cassette vidéo. Néanmoins, les cinéphiles préféreront certainement revoir les films.

Yves Laberge

**NOUS MENTONS TOUS**  
Normand de Bellefeuille  
Québec / Amérique,  
Montréal, 1997,  
192 p. ; 19,95 \$

**CE QUE DISAIT ALICE**  
Normand de Bellefeuille  
L'instant même, Québec,  
1997, 163 p. ; 14,95 \$

Joyeuse idée que la réédition en format de poche du recueil de nouvelles *Ce que disait Alice*, qui nous avait en 1989 permis de connaître un Normand de Bellefeuille aussi économe et subtil qu'agréable dans son utilisation de la prose. Tous courts, les morceaux qui composent ce livre exploitent à merveille l'aspect synthétique essentiel au genre et

contiennent des ambiances et des développements insolites parfois dignes des maîtres sud-américains.

Reprise donc, alors que paraît un tout nouvel ouvrage où, comme plusieurs poètes québécois ces derniers temps, Normand de Bellefeuille tâte du roman. D'une facture un peu moins soignée, *Nous mentons tous* est une intéressante mise en scène tragi-comique d'une fiction au carré qui allonge sans surenchère les avenues défrichées par le nouveau roman. Les miroirs textuels y sont, malgré l'obsession maniaque des nombres et de l'ordre qui caractérise le protagoniste principal, en quantité indéterminable tant ils foisonnent et dépendent des associations que le lecteur est en mesure d'effectuer. Non seulement les mythes qui composent les *Métamorphoses* d'Ovide, objets d'une transposition cinématographique dans le récit, se voient métaphoriser à plusieurs reprises dans la trame du discours, mais le livre entier semble se dérouler comme la transformation continue, souvent paradoxale, d'une situation de départ toujours plus imprécise. Des lettres apparemment insensées de son amante exilée, le personnage élabore une lecture qui, malgré son caractère rocambolesque, se révèle fournir le nerf de l'histoire. Ses vieux amis l'acculeront pendant ce temps à une transparence dont seule la décision d'écrire un roman intitulé *Nous mentons tous* pourra le sauver, tout en le contraignant à composer avec un élément de désordre. Cela donne au lecteur le plaisir de maintes spéculations.

Si ce pieux mensonge n'est pas d'un style très éclatant, on ne peut nier son ingéniosité. D'un ludisme qui va jusqu'à l'autocitation masquée, l'ouvrage ajoute une page nuancée au développement moderne du Narcisse, dans laquelle on ne peut se départir de l'impression d'être scruté et décrit avec perversité dans notre activité de décodage du texte, d'être photographié à notre insu alors même qu'on pense

examiner en détail la pensée de l'auteur. Alors commence un jeu de cache-cache où l'intrigue réside autant dans l'écriture que dans son résultat. Malgré tout, léger.

Thierry Bissonnette

### CONVERSATIONS SANS PAROLES

Christiane Rochefort  
Grasset, Paris, 1997,  
110 p. ; 22,95 \$

Au début, il semble s'agir d'un roman sur la mère. Étonnant. Christiane Rochefort a maintenant 80 ans. La mère devrait être loin.

Mais le roman semble être davantage un récit qu'un roman. *Conversations sans paroles* est une dérive d'écriture. L'auteure va et vient dans sa vie, dans sa carrière et dans ses amours.

*Conversations sans paroles* est un livre sur les yeux. L'importance du regard. L'autre existe d'abord parce qu'il nous regarde. Sans cela, c'est un corps qui passe. On ne le voit pas. On ne peut pas lui dire quelque chose.

« Car il n'est d'autre éducation que celle des sens », écrit-elle. Il faut d'abord que l'être soit touché. Il faut entendre, sentir, voir, toucher, goûter. Il faut les sens.

Je dis : ce livre est une dérive d'écriture. Oui, parce que l'on sent que Christiane Rochefort se promène à travers les âges de la vie et les âges de sa vie. Des anecdotes de l'enfance comme des souvenirs plus récents.

« Écrire (sérieusement) c'est de l'archéologie. » Et la mère et les yeux vont et viennent dans ce petit livre. La mère qui peut être à la fois l'argent, la doudou, la nature. Les yeux d'un homme dans une gare, les yeux de l'amour quand le jour se lève, les yeux d'une femme qui s'ennuie, les yeux d'un être qui se cherche dans les yeux des autres.

Christiane Rochefort écrit. Elle fait son métier. Mais dans *Conversations sans paroles*, elle est là devant nous avec une petite cuillère à la main. Elle fouille. Elle gratte. Elle le fait sérieusement. C'est beau. Le voyage n'est pas trop long. Juste ce qu'il faut pour que nous apprenions à l'aimer.

Marc Chabot

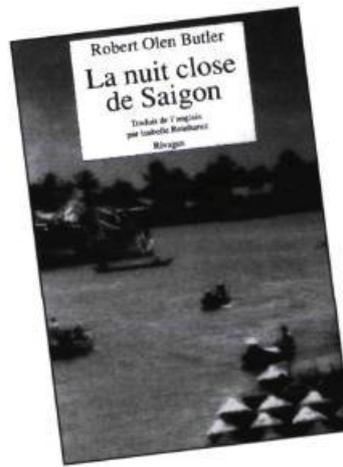
### LA NUIT CLOSE DE SAIGON

Robert Olen Butler  
Trad. de l'anglais  
par Isabelle Reinharz  
Rivages, Paris, 1997,  
283 p. ; 34,95 \$

Qui a pu oublier les images brutales de la « chute » de Saïgon, alors que des centaines de personnes se pressaient désespérément pour s'accrocher aux derniers hélicoptères quittant l'ambassade américaine ? C'est dans cette atmosphère de fin du monde que s'ouvre *La nuit close de Saïgon*.

Se voyant mal dans la peau d'un tortionnaire, Cliff a déserté l'armée américaine. Il a appris le vietnamien et partage depuis quatre ans la vie de Lanh, une ex-prostituée cynique et passionnée. Pendant qu'elle dort, Cliff soliloque : quittera-t-il le Vietnam ? C'est cette nuit ou jamais. Et Lanh ? S'il part, ira-t-il seul ou tentera-t-il de la faire passer aux États-Unis également ? Au petit matin, c'est le départ, à deux, dans un dédale de ruelles balayées de tirs perdus.

Après, tout bascule ; le retour au pays, le cinéma américain l'a moins glorifié. Ce n'est pas tout de se retrouver aux États-Unis, même illégalement et sans le sou. Il faut tenter de se faire une vie. Mais est-ce possible ? Dans cet univers totalement différent, Cliff et Lanh sont tous deux voués à la marginalité et leurs drames ne peuvent maintenant plus se rejoindre. Leur histoire s'effiloche durement, comme a



dû se défaire celle de nombreux couples de guerre. C'est l'impuissance devant une conclusion inéluctable, qui rappelle trop bien que les humains sont foncièrement des animaux sociaux et que cela peut les détruire parfois.

Robert Olen Butler a « fait » le Vietnam comme interprète. Fort des images qu'il en a rapportées, son roman est d'un implacable réalisme.

Denise Pelletier

### L'IDENTITÉ

Milan Kundera  
Gallimard, Paris, 1997,  
164 p. ; 22,95 \$

Un homme et une femme, que l'on devine différents l'un de l'autre, se prennent à imaginer qu'au fond ils ne connaissent pas vraiment la personne avec laquelle ils vivent. Chantal a deux visages : celui qu'elle montre dans le milieu de la publicité où elle exerce une activité professionnelle lucrative, et celui – plus vrai ? – qu'elle réserve à sa vie privée avec Jean-Marc. Ce dernier est plutôt marginal et on comprend qu'il a exercé plusieurs petits boulots et n'a pas d'occupation définie. Chantal a eu un enfant il y a déjà longtemps, et cet enfant est mort à l'âge de cinq ans. Jean-Marc avait un ami avec lequel il a rompu avant de connaître Chantal, et cet ami va mourir. La réalité de la mort, et non simplement son appréhension abstraite, est donc une expérience fondamentale pour ces deux personnages. En outre – et surtout –, Chantal se sent

vieillir (elle est un peu plus âgée que Jean-Marc), et parce qu'elle veut cacher à son compagnon les changements qu'elle constate dans son corps naîtra un malentendu qui menace la solidité du couple. Interprétant mal les paroles de Chantal, Jean-Marc voudra la rassurer d'une manière indirecte qui sera à son tour mal comprise...

L'idée de départ est intéressante : en cachant quelque chose à son conjoint, chacun des membres du couple alimente l'appréhension de l'autre ; le malentendu s'installe et il semble que ce couple pourtant amoureux ne résistera pas à l'incertitude qui sape les bases sur lesquelles il est érigé. Si les premières pages sont intenses et contiennent des réflexions d'une justesse désabusée qui ne cède pas à la rectitude politique, il me semble que les rouages s'enrayent lorsque la tension monte inexorablement entre les deux partenaires : le lecteur comprend alors qu'il est passé du réel des personnages à leur cauchemar, mais ce passage manque de subtilité, si bien que la fin, qui voudrait sans doute rendre l'effet de chute propre à la nouvelle, apparaît comme une surjustification.

Bref, j'ai été saisie par plusieurs pages d'une terrifiante lucidité, mais je n'ai pas apprécié les quelques ficelles trop grosses qui tiennent le tout ensemble.

Hélène Gaudreau

JE PENSE  
À AUTRE CHOSE  
Jean-Paul Dubois  
L'Olivier, Paris, 1997,  
265 p. ; 27,95 \$

Dans un hôpital psychiatrique de Jérusalem, Paul Klein, météorologue de son état, s'aventure délibérément dans les méandres de sa mémoire : « Régresser est un exercice reposant », dit-il. Pourtant, l'anamnèse à laquelle il s'estreint enraye peu à peu chez lui toute velléité d'action. Seul compte désormais le récit de sa vie qu'il reconstruit en déroulant devant nous, comme il le

dit lui-même si bien, « le banal ruban d'une vie ».

Au fil des pages, on fait donc connaissance avec un type ordinaire et plutôt sympathique dont la personnalité et l'humeur rappellent, à bien des égards, les autres héros de Jean-Paul Dubois. Veinard en amour, bon mari, père aimant, manifestant une vocation évidente pour le métier d'homme au foyer et un penchant naturel pour l'angoisse, Paul Klein reconstitue patiemment sa vie, la revoit basculer lentement mais sûrement sans toutefois comprendre véritablement le pourquoi et le comment de cette transformation. C'est dans la position d'une espèce de confident qu'on assiste à cette auto-analyse abondamment nourrie non seulement de souvenirs mais aussi d'un savant mélange de stimulants et de tranquillisants. Est-ce l'Anafranil qui inhibe, par personnage interposé, le merveilleux sens de la métaphore de l'auteur ? Bien que l'on reconnaisse son style aigre-doux et attachant, il me semble que *Je pense à autre chose* est le roman dans lequel il sacrifie le plus l'humour au tragique.

« Je pense avoir dessiné les contours du complot malsain dont j'ai été victime. » En suivant le récit de Paul Klein, et devant l'étrange permutation de deux frères jumeaux, plus de doute possible : le soupçon est à la santé mentale ce que le grain de sable est au mécanisme délicat, sophistiqué, d'une horlogerie de précision...

Sylvie Trottier

**J'AI PEUR**  
Chimo

Plon, Paris, 1997,  
243 p. ; 19,95 \$

*Lila dit ça* m'avait laissée perplexe... *J'ai peur*, écrit sur le même ton, m'a convaincue : avec sa gaucherie, Chimo, ce personnage-auteur, est désarmant. Je me suis donc prise à l'aimer, ce voyou de Chimo que j'imagine grand, mince, un peu pataud, pas très brillant, naïf à faire pleurer ! Et lucide

par surcroît : « [...] je vois que peut-être je suis le seul à être naïf dans mon genre, gentil et con, que tous autour de moi sont des vicieux teignards, des larves, des maniaques suceurs de sang, derniers chapitres d'une vilaine histoire [...] »

Le personnage-auteur qu'on a rencontré pour la première fois dans *Lila dit ça* a toujours, comme il le dit lui-même un an plus tard, l'envie d'écrire. À la loterie de la littérature, Chimo a tiré un numéro gagnant. Et, pourtant, malgré son auréole toute neuve d'écrivain et une certaine somme d'argent, sa vie n'a pas changé. Il assure le vivre et le couvert à sa mère et à sa sœur, mais il se voit floué en deux temps, trois mouvements par de véreux individus. Comme il reste parmi eux à glandouiller, il se trouve rapidement au cœur de tractations douteuses. Puis il tombe amoureux. Et Chimo raconte en phrases crues et cinglantes, et sa voix est touchante de sincérité. Elle exprime un point de vue inhabituel sur les réalités d'aujourd'hui, d'un ton pathétique et avec « [d]es mots de partout, des mots dessus de table, des mots dessous de lit, des mots cassés, pour voir des étincelles noires ». On se prend d'affection pour ce grand dadaï et l'on souhaite qu'avec ses mots de paumé, Chimo récidive et nous sorte encore de son cabas une autre tranche de vie. Froide.

Sylvie Trottier

**LES GRILLES  
DU PARC MONCEAU**  
Patrick Virelles  
Verticales, Paris, 1998,  
381 p. ; 34,95 \$

Sujet improbable et personnages inattendus, mais réussite avérée. Certes, le produit fini côtoie parfois le cours d'histoire et l'excès d'érudition, mais Patrick Virelles fait tout baigner dans le plaisir, le nôtre autant que le sien. Au cœur du récit, les grilles de mots croisés. Si des millions de cruciverbistes s'échinent à en remplir les cases vides, le Hercule de Patrick Virelles, lui, fait partie



du groupe restreint des verbi-crucistes qui fabriquent ces grilles. Pénétré d'éthique, Hercule maintient en deçà du 12 % considéré comme décent le pourcentage de cases noires. Hercule, cependant, n'est pas avare de ses secrets. Bien au contraire, il en dit tout : l'origine, les règles, les techniques. Partout, devant nous, au beau milieu des conversations, il note dans son étrange carnet la définition qui lui vient à l'esprit. Pour un mot de dix lettres saisi au passage, il offre comme définition « tours de reins » ; réponse : KAMA SOUTRA. À la définition « bassin où voisinent les plates et les creuses » correspondra un mot de cinq lettres : ÉVIER... ! Par-delà ces clins d'œil aux cruciverbistes, Patrick Virelles écrit un vrai roman. Avec de l'amour et de la jalousie, du sexe et de la gastronomie, du deuil et de la compensation. Son Hercule rigole, pleure, jouit, s'enivre avec, impeccablement, le vocabulaire idoine, le terme clinique. Humour, finesse, culture.

Laurent Laplante

**DANS LES REPLIS  
DU TEMPS**

Kate Atkinson  
Trad. de l'anglais  
par Jean Bourdier  
Fallois, Paris, 1998,  
342 p. ; 33,95 \$

À l'heure de la réalité virtuelle et des univers parallèles, l'héroïne du second roman de Kate Atkinson n'a plus besoin, contrairement à Proust, d'une madeleine pour raviver le passé. Elle navigue au gré

de « fractures temporelles » qui s'insinuent subrepticement dans son existence. La mise en récit de son expérience compose une saga familiale insolite, l'Angleterre élisabéthaine s'infiltrant ici dans les replis d'un présent ramifié par des tranches de vies fantasmées.

Ce roman à la structure échevelée trouve son centre de gravité dans le personnage de la narratrice, Isobel. Celle-ci et son frère Gordon passent leur enfance à rechercher des traces de leur mère, Éliza, qui les a abandonnés en plein milieu d'un pique-nique par un bel après-midi d'automne. Leur tâche se révèle difficile, les proches d'Éliza s'appliquant à effacer tout souvenir de son existence. Une chaussure égarée, un poudrier aux effluves subtils et une mèche de cheveux seront les rares éléments servant de point de départ à leur fabulation du passé.

Embrassant l'histoire entière de l'humanité au passage, *Dans les replis du temps* est autant une recherche des origines qu'une quête identitaire, auxquelles se mêlent une très concrète enquête visant à élucider le mystère entourant la disparition de la mère. Généalogie féminine sans complaisance, le roman évoque les splendeurs mais surtout les misères de la vie des femmes, où la mauvaise mère côtoie la vieille fille détestable et l'adolescente ingrate.

Kate Atkinson relève brillamment le défi de laisser libre cours à son imagination débridée tout en construisant un univers onirique dans une langue terre-à-terre, un style rivé au concret. Se dégage aussi de sa prose une violence qui, jointe au caractère souvent subversif des pensées et propos des personnages, évite au roman de tomber dans les bons sentiments. Les nombreux vertus de ce second ouvrage de Kate Atkinson, évoquées trop brièvement ici, confirment sans l'ombre d'un doute l'intérêt de cette auteure britannique que révélait en 1996 *Dans les coulisses du Musée*.

Chantal Savoie